



urbana écrire est
une collection des éditions Anacœnâ

Collectif

Je suis Rio

NOUVELLES

Sélection, organisation, traduction :

Paula Anacaona



Nouvelle édition, janvier 2026

ISBN : 978-2-490297-42-9

Photographie de couverture : P. A.

© Editions Anacaona pour la sélection, l'organisation, la traduction

© Editions Anacaona pour le mini-guide.

Édition, correction, relecture : Isadora Pontes.

TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	8
La casserole, c'est chic !	
Claudia Tajes.....	11
Super-Carioca !	
Paula Anacaona.....	17
Presque de la famille	
Joana Ribeiro.....	25
Un jour chaud à Rio	
Bartolomeu Jr.....	37
Maria	
Conceição Evaristo.....	45
Pensées d'un braqueur	
Ferréz.....	51
Zé-Personne	
Ferréz.....	57
Le carnaval d'une pute	
Duda Tajes.....	61
Rêves de carnaval	
Lucia Bettencourt.....	69
De l'autre côté de la flaque	
Rodrigo Santos.....	81
Rio de Janeiro / New-York	
Jessica Oliveira.....	91

Le championnat de football des deals de Rio de Janeiro	
Jesse Andarilho.....	101
Le miracle du dimanche	
Victor Escobar.....	109
Uniforme	
Raquel de Oliveira.....	113
Sans-terre à la mer	
Geovani Martins.....	125
Zé Azur de Rio de Janeiro	
Marcos Teles.....	131
J'ai mis ma peur de coté pour être heureuse	
Yolanda Soares.....	137
Mini-guide de Rio de Janeiro	
Paula Anacaona.....	147
Biographie des autrices et auteurs
	165

Rio de Janeiro renferme une énergie qui pulse – chaude, vibrante, parfois joyeuse, parfois furieuse ; elle traverse les *morros* et les avenues, les bus bondés, les immeubles luxueux de la zone Sud, les plages ouvertes au vent et les ruelles des favelas ...

Je suis Rio est né de l'envie de rassembler les multiples voix qui composent cette ville, de les mettre en dialogue, parfois en friction.

Bien que certaines nouvelles décrivent le quotidien de la bourgeoisie carioca, vous découvrirez surtout ici des auteurs et autrices des favelas, ces bidonvilles qui surplombent les beaux quartiers. Pas de politesse ici, mais une langue directe, qui restitue l'injustice sociale et la dureté de la vie quotidienne. Une littérature engagée et sans compromis écrite par celles et ceux que l'on qualifie de marginaux – mais qui dorénavant s'approprient avec fierté ce mot. Oui, iels sont à la marge – géographique, sociale, culturelle, ethnique, etc., mais leur existence n'en mérite pas moins d'être racontée.

À la suite de Ferréz, figure majeure de la « littérature marginale », toute une génération a pris la plume en ateliers d'écriture et lors de *saraus* – ces rassemblements culturels spontanés où l'on récite de la poésie ou du slam. Écrire pour se sentir vivant·e, respirer et laisser transparaître ses sentiments. Ces voix novices, majoritaires dans ce recueil, côtoient Conceição Evaristo, l'une des autrices afro-brésiliennes les plus lues et respectées de notre époque.

17 nouvelles pour raconter toutes ces manières d'habiter le monde carioca. 17 récits courts, jamais légers, qui composent ensemble une image mouvante et souvent contradictoire de la ville. Les scènes qui se succèdent dessinent le tableau impossible d'une ville mythique qu'aucune toile ne pourrait imiter. On passe d'une

scène comique où les casseroles deviennent instruments de protestation politique de l'élite lors de la destitution de la présidente Dilma Rousseff, à une scène tragique où un bus rempli de travailleurs et travailleuses se fait braquer.

Toutes ces contradictions, cet humour acide, ces tendresses inattendues, ces colères politiques et ces beautés ordinaires montrent un recoin de la ville et laissent transparaître une vérité, même minuscule.

La pluralité du quotidien de la ville carioca est ainsi mise en avant : femmes de ménage et travailleurs invisibles, espaces découverts selon des lignes sociales tacites, racisme structurel inscrit dans les gestes les plus banals. On plonge dans la chaleur des rues et des transports en commun, des espaces où les classes se frôlent, où les conflits éclatent, où la micropolitique des regards, des insultes, des bousculades, des solidarités soudaines et improvisées construit le récit d'une ville confrontée à elle-même.

Rio de Janeiro est cette ville des rencontres improbables, de chansons entonnées à pleins poumons, de paysages éblouissants — et de misère indigne. Rio, cet espace-mythe où les touristes arrivent en rêvant d'une ville érotisée, tropicale, sensuelle, et découvrent une autre beauté : celle du réel, plus rugueux mais aussi plus vrai.

Les auteurs et autrices réuni·es ici viennent d'horizons sociaux, littéraires et géographiques différents. Leur regard se déplace d'un quartier à l'autre, et chacun·e apporte le coup de pinceau indispensable à cette peinture sincère. Rio n'a pas une identité, mais cent. Mille. Au fil des pages, vous entendrez Rio rire, Rio pleurer, Rio crier, Rio chanter, Rio se raconter.

P. A.

La casserole, c'est chic !

— Donne cette casserole, Rita.

Des années que dona Tereza n'a pas touché une casserole. Mains bien soignées, toujours vernies avec les dernières tendances de rouges : Furie, Passion, Rubis de sang, Red Sex. J'aimerais bien avoir ce boulot-là – donner des noms à des couleurs de vernis. Bien plus amusant que de laver des casseroles.

Dona Tereza est séparée, quittée, divorcée, je ne sais pas trop. Elle n'a pas d'enfants, mais son mari lui paie une pension alimentaire parce qu'elle est devenue très nerveuse lorsqu'il s'est remarié, elle prend des médicaments pour dormir, pour se réveiller, pour perdre de l'appétit, pour stimuler le collagène. Bon, dans ma favela, la majorité des femmes ont des enfants et ne reçoivent pas un centime de leur mari quand elles se séparent. Il faut dire, aussi, qu'elles ne sont pas aussi jolies que dona Tereza.

— C'est pour aujourd'hui ou pour demain, la casserole ?

Dona Tereza doit avoir 50 ans, mais elle ment et dit qu'elle en a 40, et donne l'impression d'en avoir 30. Depuis qu'ils ont inventé le Botox, toutes les femmes de la zone Sud de Rio de

Janeiro peuvent avoir 30 ans, pour toujours.

Dans la zone Sud, elles veulent être maigres à tout prix. Mais c'est dur avec tous ces restaurants dans le quartier, tous plus bons les uns que les autres. Et ces boulangeries qui exhibent des gâteaux avec assez d'œufs pour nourrir une famille entière de la favela. C'est pour cela que toutes ces femmes qui restent bloquées à 30 ans ont un coach privé, « mon *côch* », qu'elles disent. La personne la plus importante de leur vie. Dona Tereza a déjà oublié d'acheter un cadeau de Noël à sa mère, dona Bibi, mais jamais à son *côch*.

— Bouh, qu'elle est vilaine, celle-là ! Donne-moi une casse-role plus jolie.

Depuis quelque temps, dona Tereza et ses copines font des casserolades sur le balcon. Depuis qu'ils ont décidé de renverser le gouvernement brésilien¹. C'est comme si c'était une fête, les copines débarquent, je fais un gâteau et elles boivent du mousseux. Moi, j'appelais cela du champagne, mais dona Tereza m'a appris que l'on dit « Champagne » quand il vient d'une région spécifique, de France si je ne me trompe pas. Et dona Tereza m'a dit qu'elle sabrera son meilleur Champagne le jour où la présidente tombera.

C'est drôle. Les gens qui n'ont pas beaucoup ici à Rio ne font pas de concert de casseroles. Ce sont ceux qui ont beaucoup, ou ceux qui ont au moins quelque chose, qui font les casserolades. Quand ils commencent leur concert, ça fait un de ces boucans dans tout Leblon ! Sur le *morro*, on aurait vite transformé cela en samba, mais pas ici.

1 À partir de 2015, le gouvernement de Dilma Rousseff est plus impopulaire que jamais, les manifestations dans la rue se succèdent, ainsi que les casserolades — ces concerts de casseroles aux balcons des immeubles (de classe moyenne et supérieure majoritairement) — pour demander sa démission. La présidente sera destituée en août 2016, au terme d'une procédure très controversée.

— Donne-moi la Le Creuset.

J'ai laissé dona Tereza faire son concert sur le balcon et j'ai été m'occuper de mes affaires. J'avais encore sa chambre à nettoyer, toutes ses affaires à ranger – dona Tereza est toujours indécise quand elle sort. Elle essaie tout ce qu'il y a dans son dressing, se regarde mille fois dans le miroir, me demande même mon avis. Ce pantalon, il ne me fait pas les fesses plates ? Cette robe, elle ne fait pas ressortir mon ventre ? Moi je dis toujours que non, un jour j'ai été assez idiote pour lui dire que son chemisier lui serrait un peu la taille et faisait ressortir les petits boudins qu'on a tous, j'ai failli être renvoyée. Après cet épisode, elle s'est mise à voir encore plus son *côch*, à aller encore plus au club de fitness et même à faire des séances à l'air libre, pour transpirer plus. Les petits boudins à la taille ont fondu presque plus vite que mon salaire.

Avant, dona Tereza me donnait les vêtements qu'elle ne voulait plus. Jusqu'à ce qu'un de ses amants complimente une jupe que je portais, une qu'elle m'avait donnée. Dona Tereza est devenue furieuse. Le lendemain, elle m'a dit que la seule raison pour laquelle elle ne me renvoyait pas, c'était son bon cœur, mais que dorénavant, elle souhaitait que je porte mes frusques. Dona Tereza a un caractère jaloux. Quand Michel, son chien, me fait la fête, elle fait la tête. Son psychologue a découvert que cela vient d'une sensation d'abandon qui remonte à l'enfance, quand le père de dona Tereza avait offert un vélo plus grand à son fils aîné. Cela a créé chez elle un sentiment de propriété qui influence toutes ses actions jusqu'à aujourd'hui. Bon, je n'ai pas tout compris – peut-être parce que je n'ai jamais eu de vélo.

— Elle est rayée. Jette-la, je ne veux pas de vieille casserole dans ma cuisine !

Dona Tereza me rend la Le Creuset, que je bichonnais comme un bijou – c'est vrai qu'elle a quelques marques, mais

presque imperceptibles. Le dépliant du fabricant dit que les Le Creuset sont garanties à vie. Mais pas contre la colère d'une carioca qui, d'un jour à l'autre, a décidé de faire des casserolades sur son balcon. « Pour ne pas perdre ce que j'ai conquis ! » répète-t-elle. Un appartement à Leblon, héritage de son père, et la pension de son ex-mari.

Je voulais ramener la Le Creuset à la maison, mais j'ai laissé tomber. Elle pèse une tonne, et je dois prendre deux bus pour rentrer chez moi. En plus, vu que mon fils cadet a plein de théories sur la politique, il pourrait même faire un scandale si j'arrivais avec la casserole avec laquelle dona Tereza fait ses casserolades.

Ce soir, je regarderai les informations pour voir si elle et ses copines apparaissent au balcon en buvant du mousseux et en tapant sur leurs Le Creuset. Mais avant, je préparerai le dîner et je rangerai tout à la maison pour pouvoir partir tôt demain matin. Dona Tereza soustrait de mon salaire les minutes de retard. Elle est très sévère, elle ne pardonne même pas les grèves de bus. Bon, quand on a besoin de travailler, on courbe l'échine. Entre nous, dona Tereza n'est pas méchante. C'est ce sentiment de propriété dont a parlé son psy. Pas évident, de dépasser ses traumatismes.

Super-carioca !

— Arrête ton délire. « Je suis Rio » ! Qu'est-ce que tu veux que je t'écrive sur Rio et sur moi ? Alors que cette ville me casse les couilles ? Alors que cette vie me casse les couilles ? Alors que la femme carioca me...

— Arrête d'utiliser cette expression. T'as pas de couille, d'abord.

— M'en fous ! Ça défoule. J'adore le dire.

... Toi et tes idées de bouquin... « Je suis Rio ! » Je te jure, j'aimerais bien être autre chose.

Être Rio...

D'abord, quand t'es Rio, tu dois vivre tous les jours avec un mythe : celui de la carioca féminine, aguichante, canon. Les ongles et les cheveux nickel, ça fait partie de la panoplie. Les cariocas, elles passent des heures et elles claquent un fric fou chez leur esthéticienne, crois pas que ça se fait tout seul, et toi, comme tu veux pas avoir l'air d'une hippie négligée et que tu préfères quand même ça au bistouri, tu trouves le temps pour te faire ton

Pour lire la suite...

Achetez "Je suis Rio !"